

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

CHRONIQUE AGRICOLE—SEPTEMBRE 1859.

SOMMAIRE.—Voyages annuels agronomiques.—Les comtés riveraux du St. Laurent.—Apparence générale des récoltes.—L'École d'agriculture de St. Anne.—Questions de M. Ed. Tremblay sur un choix d'instruments, et réponse.—Conservation des fruits.—Fruitiers portatifs.—Travaux du mois d'octobre.—Récolter les pommes de terre.—Récolter le maïs—Récolter les betteraves, les carottes.—Labours d'automne.—Creuser les fossés d'écoulement.—Battage des grains—Entretien des chemins.

VOYAGE ANNUEL AGRONOMIQUE.—Jusqu'à ce jour les nombreux devoirs de notre charge nous avaient fait une impossibilité de visiter nos districts ruraux, que nous souhaitions depuis longtemps connaître, afin de mieux adapter nos études aux besoins des diverses localités de nos lecteurs. Cette année, grâce aux quelques loisirs que nous a laissés la suppression de l'Exposition provinciale agricole du Bas-Canada nous avons pu entreprendre la visite des comtés riverain du St. Laurent, et parcourir notre belle vallée depuis Montréal jusqu'à Kamouraska en suivant la rive Sud. Tout ce que nous avons vu et entendu nous a convaincu qu'il fallait multiplier les bons exemples dans chaque localité comme le seul mode d'instruction à la portée de la masse de notre population rurale. D'un côté nous avons admiré dans l'île de Montréal et dans l'île Jésus une culture pouvant rivaliser avec les meilleures cultures d'Angleterre et d'Ecosse. Et ce résultat était dû tout entier aux bons exemples donnés par les cultivateurs étrangers établis en ces îles, dont les exploitations sont autant de fermes vraiment modèles, enrichissant le directeur sans coûter un cent à l'état. Ailleurs nous avons vu l'application pure et simple de l'ancien système de culture, basé sur le pâturage et les céréales alternés, avec déperdition d'engrais—labours exclusivement de printemps—et malheureusement c'est dans cette catégorie que se rangent les très grand nombre des comtés riverains du St. Laurent. Avec un pareil système, le cultivateur est tout à fait à la merci du beau ou du mauvais temps. L'abondance succède à la disette et *vice versa* sans que l'homme y puisse rien. Cette année nous avons l'abondance, et c'est à juste titre que Son Excellence le Gouverneur a ordonné que le 3 Octobre serait un jour de prières publiques pour en remercier le Ciel.

L'ÉCOLE D'AGRICULTURE DE STE. ANNE.—Au nombre des bons exemples donnés à nos cultivateurs, il faudra compter à l'avenir celui que donne l'École d'Agriculture de Ste. Anne dont nous avons eu le plaisir de visiter le domaine. La sole des plantes sarclées de 12 arpents en superficie et plantées de carottes, navets et betteraves est un succès dont on ne saurait trop louer le chef de culture, Patrick

Malony, qui en a dirigé les travaux. Dans notre compte-rendus nous donnerons de longs détails sur cet établissement dont l'influence sur la culture en bas, fera un bien incalculable.

QUESTIONS DE M. ED. TRAMBLAY SUR UN CHOIX D'INSTRUMENTS ET RÉPONSES.—

C'est toujours pour nous un véritable plaisir que de répondre aux questions qui nous sont faites de la part des sociétés d'agriculture désireuses de concourir au progrès de leur localité par quelque moyen que ce soit. Mais lorsqu'il s'agit de moyens aussi bien pensés que ceux de l'importation de reproducteurs de choix ou d'instruments perfectionnés, permettant l'adoption des cultures sarclées, la seule base de tout système vraiment améliorant, alors nous sommes tout à fait heureux de pouvoir quelque peu contribuer aux résultats que nous devons nécessairement amener dans un avenir prochain. Voici ce que nous écrit M. Ed. Trambly, Secrétaire de la Société d'Agriculture No. 1 du Comté de Charlevoix.

Malbaie, le 9 Septembre 1859.

MONSIEUR,

Je prends la liberté de m'adresser à vous de la part des directeurs de la Société d'Agriculture No. 1, Comté de Charlevoix, pour vous prier de vouloir bien répondre aux questions suivantes, savoir :

1^o Quel est le plus bas prix argent comptant 1^o pour une Charrue (la meilleure) pour labourer les pendans, tous les sillons sur le même sens, aller et revenir faisant toujours un sillon sans perdre un demi détour ?

2^o Pour une charrue à sarcler les patates, la meilleure ?

3^o Pour une charrue à arracher les patates, la meilleure ?

4^o Pour une machine à creuser ou faire les fossés ? Et s'il faut bien des chevaux ou bien des hommes pour se servir de cette machine, et enfin, s'il y a économie en temps, (le temps des hommes et des chevaux payés) d'après l'usage ordinaire de creuser et faire les fossés par les hommes se servant de bœches ?

Les directeurs de notre Société d'Agriculture, vous auront bien de l'obligation si vous avez la bonté de répondre aux questions ci-dessus.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

ED. TRAMBLAY,

S. T. S. A. No. 1. C. C.

Jos. Perrault, Ecr., Montréal.

1ere Questions.—Cet instrument est appelé "charrue tourne-oreille" est d'invention américaine, et très bien adaptée aux terrains en pente où il est important de ne pas labourer en descendant pour ne pas amener au bas des côtes toute la terre végétale qui se trouve au sommet. Dans ces circonstances les difficultés du labour en montant aussi bien que l'irrégularité de traction sont autant d'objections à un bon travail que sait résoudre la charrue tourne-oreille. A l'aide de cet instrument le labour se fait perpendiculairement à la plus grande pente et en commençant au bas de la colline, de manière à pouvoir labourer tout en va-

nant sans laisser de raie. Nourse, Mason ont un excellent modèle de cet instrument dont le prix est de \$12, chez Wm. Evans, Marché Ste. Anne, Montréal.

2me Question.—La houe à cheval de Jeffrey remplit toutes les conditions exigibles d'un bon instrument propre au nettoyage des plantes sarclées. Elle est solidement établie en fer, avec facilité d'expansion, de manière à rencontrer toutes les largeurs de sillons possibles. Elle se vend à Montréal \$25.

3me et 4me Questions.—Ces instruments ne sont pas encore arrivés à des résultats assez pratiques pour nous permettre d'en conseiller l'acquisition, plus tard sans doute ils se perfectionneront et nous nous empresserons alors de les indiquer.

FRUITIER PORTATIF.—Il ne se trouve presque aucune maison de ferme où l'on rencontre un local que l'on puisse consacrer à la conservation des fruits pour la provision de l'hiver, et qui soit propre à cet usage ; et dans la construction ordinaire des habitations rurales, il devient presque toujours impossible de mettre cette provision à l'abri des dégâts des rats et des souris. Cet inconvénient se faisant vivement sentir dans la ferme de Riville, on s'en est affranchi au moyen de l'expédient que l'on va décrire, et que l'on peut recommander avec confiance pour l'usage des ménages de tous les rangs.

On fait construire en planches de sapin et de peuplier, de huit à dix lignes d'épaisseur, des caisses de trois pouces seulement de hauteur et de deux pieds de longueur sur quinze pouces environ de largeur, le tout pris en dedans : toutes ces caisses doivent être de dimensions bien égales, de manière à s'ajuster exactement les unes sur les autres ; elles n'ont pas de couvercles, et le fond est formé de planches de quatre à six lignes d'épaisseur, solidement fixées par des pointes sur le bord inférieur des planches qui forment les parois des caisses. Au milieu de chacun des quatre côtés de la caisse, on fixe par des clous, près des bords supérieurs, des morceaux de bois ou tasseaux de trois à quatre pouces de longueur sur deux pouces de largeur et cinq ou six lignes d'épaisseur. Ces morceaux sont appliqués, par une de leurs faces larges, sur les faces extérieures de la caisse, et en sorte qu'un de leurs bords, sur toute la longueur du tasseau, dépasse en hauteur, de trois ou quatre lignes, le bord supérieur de la caisse. Ces tasseaux ont deux destinations : d'abord, ils aident au maniement des caisses, en servant de poignées par lesquelles on saisit facilement des deux mains les petits côtés d'une caisse ; ensuite, ils servent d'arrêt pour tenir exactement les caisses dans leur position, lorsqu'on les empile les unes sur les autres : à cet effet, ces tasseaux doivent être un peu délardés ou amincis en dedans, dans la partie qui dépasse la hauteur de la caisse, de manière que la caisse supérieure puisse recouvrir bien exactement celle qui est au-dessous, sans être serrée par le bord des tasseaux.

On conçoit facilement, d'après cette description, que, chaque caisse étant remplie d'un lit de poires, de pommes, de raisins, etc., elles s'empilent les unes sur les autres, chacune servant de couvercle à la précédente ; et la caisse supérieure est seule fermée, soit par une caisse vide, soit par une plate-forme mobile en planches, de mêmes dimensions que les caisses. On peut empiler ainsi quinze

caisses ou même davantage, et chaque pile présente l'apparence d'un coffre entièrement inaccessible aux animaux rongeurs, et que l'on peut loger dans un local destiné à tout autre usage, dans lequel il n'occupe presque pas d'espace.

J'ai indiqué la hauteur de trois pouces pour les caisses, parce que c'est celle qui convient pour des poires ou des pommes d'un gros volume ; mais, pour des fruits plus petits, on peut faire des caisses de deux pouces et demi ou même de deux pouces de profondeur, et l'on peut placer dans la même pile des caisses de profondeur différente, pourvu qu'elles aient toutes les mêmes dimensions en longueur et en largeur. On pourrait aussi donner à toutes les caisses plus de longueur ou plus de largeur que je ne l'ai indiqué ; mais je pense que l'on trouvera toujours plus commode de ne pas dépasser les proportions dans lesquelles chaque caisse peut être maniée sans effort par une seule personne. Dans les dimensions que j'ai proposées, chaque caisse peut contenir cent poires de beurré ou de bon-chrétien d'une belle grosseur, ou plus du double des petites espèces ; en sorte qu'une pile de quinze caisses, qui n'occupe qu'une hauteur de quatre pieds au plus, contiendra un approvisionnement de deux mille à deux mille cinq cents poires ou pommes d'espèces diverses.

Les fruits se conservent parfaitement dans ces caisses, et cette bonne conservation est vraisemblablement due à la stagnation complète de l'air dans cet appareil. On s'efforce d'obtenir autant qu'on le peut cette condition dans les fruitières ordinaires, parce qu'on a reconnu que c'est elle qui contribue le plus à la conservation des fruits ; mais, quelque soin que l'on prenne, il est impossible de l'atteindre dans le local le mieux clos, avec la perfection qu'on l'obtient sans aucun soin dans les caisses. On sent, toutefois, qu'il est encore plus indispensable ici que dans toute autre disposition, de ne serrer les fruits dans les caisses, que lorsqu'ils sont entièrement exempts d'humidité, puisqu'il ne peut plus s'y opérer d'évaporation.

Les principaux avantages que l'on trouvera dans l'emploi du fruitier portatif consistent non-seulement dans la possibilité de loger une grande quantité de fruits dans un très-petit espace, et de les tenir parfaitement à l'abri des animaux malfaisants, mais aussi dans la facilité avec laquelle se fait le service, pour sécher et trier les fruits en enlevant ceux qui viendraient à se gâter, ou dont on a besoin pour la consommation journalière ; en effet, la caisse supérieure de la pile étant découverte, on examine tous les fruits avec bien plus de facilité qu'on ne peut le faire entre les tablettes d'un fruitier ordinaire. On enlève ensuite cette caisse, et on la pose à terre à côté de la pile, afin de procéder à la même opération dans la seconde caisse qui se trouve découverte, et toutes les caisses viennent successivement se placer l'une sur l'autre, en formant une nouvelle pile dans un ordre inverse de celui de la première. Si l'on place plusieurs piles les unes à côté des autres, une seule place vide suffit pour permettre d'opérer le remaniement de toutes, parce que le déplacement de la première laisse un nouveau vide où vient se placer la seconde, et ainsi de suite.

Les fruits renfermés dans ces piles sont beaucoup mieux garantis de la gelée que lorsqu'ils sont à découvert sur des tablettes ; et, à moins que le local où on

les conserve ne soit exposé à de très-fortes gelées, il sera facile d'en préserver les fruits, en revêtant les piles de plusieurs doubles de couvertures, de vieux matelas ou de tout ce qui serait propre à cet usage ; mais, si la gelée devenait trop intense, on pourrait facilement transporter toute la provision de fruits dans un autre local, sans les endommager et sans embarras, puisqu'il ne s'agirait que de former ailleurs une pile avec les caisses, dont le transport peut s'opérer en très-peu de temps sans déranger les fruits. Chaque caisse, dans les dimensions que je viens d'indiquer, coûtera de 75 centimes à 1 franc, selon que le prix du bois sera plus ou moins élevé dans la localité, et que la construction sera plus ou moins soignée.

RÉCOLTER LES POMMES DE TERRE.—On reconnaît que les pommes de terre sont mûres à la dessiccation complète des feuilles et des tiges. Jusqu'à cette époque, les tubercules grossissent et profitent ; ainsi on ne doit la devancer, pour l'arrachage, qu'en cas de rigoureuse nécessité, soit parce qu'on a besoin de disposer du terrain, spécialement pour les semailles du froment ; soit parce que les feuilles ont été jélées, car, dans ce cas, les tubercules ne profitent plus guère ; soit enfin parce que la saison étant très-avancée, on a lieu de craindre de mauvais temps qui contrarieraient la récolte. Quelques variétés hâtives mûrissent en septembre ; mais pour le grand nombre des espèces rustiques, la maturité n'a communément lieu qu'en octobre.

La récolte des pommes de terre est une des opérations les plus coûteuses de leur culture ; on ne peut guère ici remplacer le travail des mains. On a bien proposé de les arracher à la charrue ; mais il est très-difficile de le faire sans en perdre une très-grande quantité, et l'économie de main-d'œuvre est beaucoup moins considérable qu'on ne le croit, parce que le ramassage est alors beaucoup plus long. Les frais de l'arrachage à la main varient considérablement, selon que la terre est plus ou moins meuble ou argileuse ; selon qu'il est fait par un beau ou par un mauvais temps, dans une saison plus ou moins avancée ; selon que la récolte est plus ou moins abondante, les tubercules plus ou moins gros. Il est très-important d'expédier cette besogne le plus lestement qu'il est possible, aussitôt que les pommes de terre sont parvenues à leur maturité, pour ne pas se laisser surprendre par les pluies. Comme elle se rencontre ordinairement avec la semaille des blés, il faut que le cultivateur développe, en ce moment, tous ses moyens d'action et toute son-activité. S'il peut faire exécuter cet arrachage à la tâche, il y trouvera beaucoup d'avantage ; mais il est nécessaire alors d'exercer une grande surveillance sur les ouvriers, pour qu'ils ne laissent pas de tubercules en terre, car ils peuvent en arracher une bien plus grande quantité dans la journée, s'ils négligent de chercher les tubercules qui n'ont pas été amenés par le premier coup d'instrument. Si la terre est labourée immédiatement après l'arrachage, on peut retrouver une partie de ces tubercules, en faisant suivre la charrue par un enfant muni d'un panier, qui les amasse à mesure que la charrue les découvre.

On emploie à l'arrachage, soit la bêche, soit un crochet à deux ou trois dents plates. Des hommes ramènent à la surface les tubercules de chaque touffe, et des femmes qui suivent, les démêlent, les nettoient et les mettent dans des paniers et ensuite dans des sacs, ou sur des voitures disposées pour cela. Si la terre est humide, il est bon de laisser pendant quelques heures les pommes de terre sur le sol, avant de les amasser ; elles s'y ressuient et se conservent beaucoup mieux.

RÉCOLTER LE MAÏS.—Le maïs est ordinairement mûr en octobre. Après avoir détaché les épis, on a coutume de replier en arrière les feuilles qui les couvrent, afin de mettre les grains à nu ; et réunissant cinq ou six épis ensemble, de les lier par leurs feuilles, pour les suspendre dans un lieu aéré, à l'abri de la pluie.

Dans quelques pays, on enlève entièrement les feuilles de maïs au moment de la récolte, et l'on entasse les épis dans une cage à claire-voie élevée sur des piliers de bois, à huit ou neuf pieds au-dessus du sol, et surmontée d'une toiture en chaume. Cette cage ne doit pas avoir plus de trois pieds de largeur, afin que l'air circule facilement dans toute la masse. On peut lui donner six pieds d'élévation sous les gouttières et une longueur infinie. Le pourtour et le fond de la cage sont formés de lattes espacées entre elles de manière à ne pas laisser passer les épis. Les gouttières de la toiture doivent dépasser d'une couple de pieds les faces extérieures de la cage. D'après une expérience de plusieurs années, je me suis assuré que le maïs s'y conserve très-bien, pourvu qu'il soit récolté passablement mûr.

Le produit en grain du maïs est communément supérieur d'un tiers ou même de moitié au produit du même sol en froment.

Les feuilles qui enveloppent l'épi sont employées à emplir les pailles des lits ; et comme elles sont infiniment préférables, pour cet usage, à la paille des céréales, elles ont une valeur assez élevée dans les cantons où la culture du maïs n'est pas très-étendue.

Les feuilles longues et les tiges de maïs forment une très-bonne nourriture pour le bétail à cornes.

RÉCOLTER LES BETTERAVES, LES CAROTTES.—A Grignon l'arrachage des 90 arpents de betteraves récoltées annuellement se fait avec la houe et de la manière suivante. L'ouvrier détermine à vue d'œil un carré de 30 pieds de côté, il se met au milieu et arrache 8 ou 9 betteraves qu'il enlève, l'endroit ainsi nettoyé sert alors à entasser les feuilles qu'il récolte immédiatement à l'aide d'une faucille sur toutes les betteraves incluses dans le carré de 30 pieds de côté. Lorsque toutes les betteraves ont été ainsi dépouillées de leurs feuilles, l'ouvrier commence l'arrachage, cette opération terminée il prend les betteraves deux par deux, les choque légèrement l'une contre l'autre, pour les débarrasser de la terre adhérente, sans toutefois les meurtrir, et les jette à côté du tas de feuilles. On les laisse ainsi jusqu'au soir pour les faire ressuier, et alors si on ne peut les rentrer on les couvre du tas de feuilles qui les préserveront de la gelée, de la rosée ou de la pluie.

LABOURS.—Dans les terres argileuses, les labours d'automne sont d'une haute

importance, et présentent le moyen le plus efficace d'obtenir pour les semailles de mai, le sol dans un parfait état d'ameublissement. Là, on ne doit pas craindre de labourer par des temps très-humides, et quoique la terre se *taille* et forme de grosses mottes, les gelées la pulvériseront parfaitement. Dans les *terres blanches*, au contraire, sur lesquelles la gelée exerce peu d'action, le sol est ordinairement en plus mauvais état, c'est-à-dire, plus difficile à meubler, après un labour d'automne, que s'il n'avait pas été cultivé. Les terres de cette espèce ne veulent être labourées que lorsqu'elles sont bien ressuyées, et un labour donné par la pluie ou dans un trop grand état d'humidité du sol les gêne pour longtemps. Chaque cultivateur doit étudier avec soin, sous ce point de vue, les terres auxquelles il a affaire.

Lorsque les terres argileuses sont dans un état excessif d'humidité, le plus grand obstacle au labour est le piétinement produit par les animaux qui marchent sur la terre non labourée. Dans ce cas, il est ordinairement très-avantageux d'atteler ces animaux à la file, en les faisant tous marcher dans la raie ouverte. Dans le même état du sol, on donne souvent un excellent labour par de petites gelées, qui consolident le sol seulement à la profondeur d'un demi-pouce ou d'un pouce, en sorte que les pieds des animaux ne s'impriment pas sur la surface.

CURER LES FOSSÉS D'ÉCOULEMENT.—Dans l'étendue de presque toutes les exploitations rurales, il se rencontre un certain nombre de fossés principaux qui servent à l'assainissement des diverses pièces de terre. Les raies d'écoulement, rigoles ou saignées que l'on pratique sur la surface de ces pièces, ne peuvent ordinairement produire un effet complet que lorsque les fossés dans lesquels elles ont leur issue sont curés exactement chaque année : c'est un soin très-important pour le cultivateur, car presque toujours il faut y revenir tous les ans, si l'on veut éviter de grands travaux pour le curement ; lorsqu'au contraire, on ne passe pas une année sans les nettoyer, le travail est peu considérable, et les pièces de terre sont toujours bien saignées.

L'automne est l'époque la plus favorable pour cette opération, et si l'on curait ces fossés au printemps ou dans l'été, les herbes qui y végètent toujours avec force, dans cette saison, les obstrueraient bientôt, et l'on serait forcé de recommencer avant l'hiver. En effet, quoique ces fossés ne soient comblés ni par la terre, ni par la vase, il suffit des herbes qui y croissent pour gêner le cours de l'eau, et la faire souvent refluer dans les rigoles. On remarquera très-fréquemment qu'un fossé où l'eau est stagnante sur une très-grande longueur, et où il semblait qu'elle n'avait aucune pente, se débarrassera complètement, et se videra à une profondeur inespérée, par l'effet du seul soin d'extirper les plantes qui embarrassaient le cours de l'eau.

Les soins relatifs aux fossés d'écoulement sont un des points sur lesquels on remarque, en général, la plus incroyable négligence de la part des cultivateurs dans presque tous les cantons, et rien n'est plus commun que de voir de grandes étendues de terres submergées en partie après de longues pluies, parce que l'on néglige de faire ou d'entretenir un fossé qui pouvait les saigner complètement. Il se rencontre une multitude de cas où le creusement d'un fossé qui n'exigerait

que quelques journées d'ouvriers, augmenterait d'un dixième ou même d'un quart, toutes les récoltes : et il ne serait pas difficile de trouver même telle localité où une dépense encore moindre assurerait un profit annuel de plusieurs milliers de dollars.

Dans le curement annuel des fossés, on évite beaucoup de travail, en se contentant de nettoyer le fond du fossé sur la largeur de la pelle seulement, et sans toucher aux talus qui acquièrent de la solidité en se garnissant de gazon. Cela suppose, toutefois, que le fossé a été primitivement creusé avec soin, en donnant à son fond une pente suffisante dans toute sa longueur, et en formant des talus réguliers et assez prolongés pour que leur pente ne soit pas trop forte. Lorsque les fossés ont été bien exécutés, le curage annuel n'exige que très-peu de travail. On comprend bien qu'il ne s'agit pas ici des fossés qui sont sujets à s'emplir par des atterrissements considérables, dans les crues d'eau.

BATTAGE DES GRAINS.—C'est ordinairement au mois de novembre que l'on commence à battre les grains : comme le bétail mange toujours plus volontiers la paille fraîche, il est bon de ne battre qu'à mesure de la consommation les grains dont on veut lui faire manger la paille.

Au reste, dans une exploitation bien réglée, on doit s'attacher à faire manger par le bétail la plus petite quantité de paille qu'il est possible ; car celle qui est consommée de cette manière, non-seulement nourrit peu les bestiaux, mais ne produit qu'une petite quantité de fumier. C'est en nourrissant le bétail avec des aliments plus nutritifs et en employant la plus grande partie de la paille comme litière, qu'on peut faire une grande abondance. On ne doit cependant pas négliger de mettre à profit les parties nutritives qui peuvent se trouver dans la paille, en présentant devant le bétail celle qui doit lui servir de litière.

Le battage des grains est une opération pour laquelle les cultivateurs sont presque toujours forcés de s'assujettir aux usages du canton qu'ils habitent, et ces usages sont très-onéreux, surtout là où l'on donne pour salaire aux batteurs une portion de produit. Cette portion varie, suivant les localités, du quinzième au vingt-deuxième du froment battu : et, dans les années où le prix des grains est élevé, le battage se trouve payé à un taux énorme. Il n'est à peu près qu'un moyen, pour un cultivateur, de s'affranchir de cette servitude : c'est de faire construire une machine à battre au moyen de laquelle ses chevaux et ses engagés exécuteront ce travail de la manière la plus économique pendant les temps morts de la mauvaise saison. A l'aide de cette machine, on extrait exactement tous les grains des épis. Dans toute exploitation où l'on fait battre annuellement 1,200 minots de grains de toute espèce, le prix de la machine sera bientôt payé, tant par cette augmentation de produit que par l'économie sur les frais de battage.

ENTRETIEN DES CHEMINS.—A cette époque de pluies où nos chemins souffrent tant de l'excès d'eau qu'ils deviennent impraticables dans plusieurs de nos comtés, nous conseillerions fortement à nos cultivateurs d'employer à leur profit un moyen facile de remédier au mauvais état des chemins avec bien peu de travail intelligent. L'habitude jusqu'à ce jour a été généralement de laisser les che-

moins se sécher avant de les travailler. C'est là un tort bien constaté aujourd'hui par l'expérience qu'en a fait le Major Campbell, qui nous a favorisé de quelques instructions à ce sujet. . . . Si une ornière s'ouvre, l'eau s'y accumule, imbibé le sol, le ramolît et l'ornière se creuse de plus en plus.—Si au contraire au premier coup de pluie on a soin d'ouvrir des rigoles pour écouler l'eau retenue sur le chemin, bientôt le terrain sera sec et aura ainsi évité un grand nombre d'ornières qui sans ce moyen se seraient creusées inévitablement.

J. PERRAULT.

REVUE DES PUBLICATIONS ETRANGERES.

LE NETTOYAGE DES TERRES AU COMMENCEMENT DE L'AUTOMNE.

Ce n'est que depuis quelques années seulement que les façons de nettoyages données immédiatement après la moisson ont été appréciées à toute leur valeur. L'emploi d'instruments spéciaux, tels que trisocs, scarificateurs, extirpateurs, déchaumeurs, a pris plus d'extension ; mais cette pratique n'est pas encore assez générale, et la question mérite d'être remise chaque année sur le tapis pour stimuler les retardataires.

Les racines des plantes sont si près de la surface, immédiatement après la moisson, qu'elles sont aisément enlevées du sol.

A cette époque, les racines des plantes sont puissantes et ont une tendance à sortir des terre en *amas*, en *mottes*, au lieu de se rompre en petits fragments comme lorsqu'elles ont repoussé des radicelles du chevelu.

Les plantes déracinées en automne, et laissées sur le sol, ne *croissent* pas pendant l'hiver, et souvent même meurent par leur exposition au froid de cette saison.

Plus le nettoyage est complet en automne, et moins il reste à faire au printemps, ce qui rend le fermier plus indépendant du mauvais temps au printemps, la saison ordinaire des façons de nettoyages,

En nettoyant le sol en automne, on peut au printemps conserver la terre dans un état convenable de fraîcheur, en y laissant se concentrer l'humidité nécessaire à la levée des plantes-racines.

Voilà quelques-uns des avantages des façons nettoyantes faites en automne, sans compter l'avantage principal que les racines des mauvaises plantes étant arrêtées dans leur croissance, le sol est moins appauvri que si elles continuaient à croître tout l'hiver, ou du moins ces plantes, enlevées en automne, sont décomposées, et leurs feuilles ainsi que leurs tiges et racines, privées de vie, engraisent le sol.

Le nettoyage peut se faire immédiatement après la moisson par une méthode plus améliorante : c'est l'ensemencement d'un fourrage ou d'un engrais vert de

prompte croissance. Suivant la nature du sol et suivant le climat, on choisira la moutarde blanche, le sarrazin, les vesces, etc.

Six ou huit semaines après l'ensemencement, la moutarde est propre à enfouir. Cette opération se fait par une charrue ordinaire ; cette charrue suit un rouleau qui couche les tiges, ou elle est munie d'une chaîne attachée au manche du coutre, et portant à son extrémité un poids de 4 à 6 lbs. qui traîne sur la droite de la bande, tient la chaîne tendue et couche ainsi les tiges qui sont, grâce à cet *enraeyage*, parfaitement enfouies. On peut, au lieu de chaîne-enrayage, fixer en avant sur l'âge de la charrue un rouleau large d'environ 1 pied : il couche les tiges et rendra la charrue plus stable.

L'enfouissement d'une récolte dérobée de moutarde blanche, vaut, dit-on une demi fumure,

Si l'on n'adopte pas le nettoyage améliorant par semis d'un engrais vert, et qu'on veuille seulement donner des façons de nettoyages en automne, il faut que le temps le permette.

Parfois la terre est si humide en automne que l'on ne peut y toucher, — Cependant, il convient de se hâter. Les racines des mauvaises plantes, celles du chiendent (*triticum repens*) surtout se dirigent immédiatement vers le fond du sol après la moisson. Cela vient de ce que les mauvaises plantes ont l'accès de l'air aussitôt que les blés sont coupés ; tant que le chiendent et les autres mauvaises plantes étaient ombragés par les tiges du blé, leurs racines se développaient peu et restaient superficielles ; mais l'*élagage* fait, les mauvaises plantes prennent de la force, leurs racines, excitées par l'évaporation des feuilles, plongent en terre et prennent une grande vigueur.

Par suite, en rompant le sol à la surface, aussi profondément toutefois que vont les racines, on arrête la croissance des mauvaises plantes, on empêche leurs racines de prolonger, et on rend ainsi moins difficile leur enlèvement futur, soit en automne, soit en printemps.

Lorsque la saison est humide, après la moisson, ce qu'il convient de faire (et c'est même la seule chose possible), c'est de *scarifier*, avec les scarificateurs-extirpateurs perfectionnés.

Mais que peut-on faire, nous dira-t-on, dans une terre très-forte, d'une consistance approchant de celle de l'argile ? Certes, il est vrai qu'une telle terre est trop facilement noyée dans les saisons humides pour y mettre la charrue ou le scarificateur. C'est un cas désespérant. Mais on attendra une saison favorable et un double labour fera tout ce qu'il faut pour un *nettoyage superficiel*. Le chiendent ne se comporte pas dans l'argile comme dans les sols légers ; le chiendent, en effet, exige une grande affluence d'oxygène pour bien végéter, et, par suite, s'il est *enterré* profondément dans l'argile ou une terre fraîche argileuse, on peut espérer que cette mauvaise plante ne reparaitra plus.

La *bande* mince enlevée par le déchaumeur ou la charrue ordinaire à large se enlève les racines des mauvaises plantes ; tandis qu'une *bande* de 9 pouces de profondeur, et étroite, après labour superficiel, fait un sillon dans lequel la bande chargée de chiendent peut être enterrée pour toujours : elle formera là une mine d'aliments pour les récoltes suivantes. Parmi les heureuses applications de ce principe, on peut citer les succès obtenus par M. Grey, de Dilston, secrétaire de la Société royale du progrès agricole, en Irlande.

Ce cultivateur prit, sous sa direction propre, une exploitation dont les terres étaient très-sales et pleines de chiendent. Il *pela* le sol sur une épaisseur de 3 à 4 pouces, en faisant suivre la *charrue-peleuse* d'une autre charrue à quatre chevaux, prenant de 6 à 8 pouces de profondeur, et la première bande mince enlevée étaient jetée et enterrée dans le sillon profond fait par la seconde charrue. Ce mode de labour *scella* pour ainsi dire le chiendent, de façon qu'il ne restât que très-peu de cette mauvaise plante ; et en avril, M. Gray laboura en travers à 16

ou 12 pouces de profondeur : le sol était alors friable et tout à fait purgé de chiendent.

Là est donc l'espoir du cultivateur de terres fortes, même dans une saison aussi difficile qu'on puisse la supposer ; mais c'est peut-être seulement sur les sols quelque peu profonds que cette méthode de *double labour* peut être employée avec succès.

Si le sol est très-accessible à l'air, le chiendent qu'on enterrerait ainsi ne serait pas tué, parce que l'air pourrait pénétrer jusqu'à lui ; et si le sol n'est pas profond, on peut enterrer le chiendent assez profondément pour qu'il meure.

En général, dans les terres légères, une *scarification* et l'exposition du chiendent à l'air ; dans les terres fortes, une scarification et un profond labour peuvent être données en automne aux terres destinées à porter les racines, et ces façons aident puissamment au nettoyage du sol.

Un autre mode de nettoyage, quand la terre a besoin d'être ameublie en même temps que d'être nettoyée, consiste à labourer la terre en petit billons très-élevés, que l'on refend, puis refait de nouveau pour *extirper* les mauvaises herbes vivaces et faire lever les annuelles. Et même l'engrais peut-être mis dans les intervalles des billons, en quelque cas avec avantage, et des herbes courbes à billons sont employés pour répandre et émietter la terre des billons que l'on peut ensuite reformer.

Enfin, on doit essayer de tous les moyens pour nettoyer les terres en automne.

Z. KNEIM.

ECONOMIE RURALE.

QUELLE DOIT ÊTRE LA PRINCIPALE POLITIQUE D'UN PAYS.

Le seul but que doivent se proposer les gouvernants est d'assurer le bonheur et la prospérité de la nation, et les moyens d'atteindre ce but se résument à procurer à tous les citoyens la plus grande somme des jouissances intellectuelles, morales et matérielles : quel est donc la condition principale dans laquelle il faut la placer pour l'amener le plus sûrement à un pareil résultat ?

Est-ce en la faisant guerrière et conquérante ? D'abord la guerre n'est pas un but, elle n'est qu'un moyen de sauvegarder, et les conquêtes ne sont plus de ce siècle ; un jour d'échec, d'ailleurs, suffit pour détruire tous les avantages qu'ont pu procurer les plus brillants succès. Puis la guerre et les conquêtes ne se concilient guère avec les jouissances intellectuelles, morales et matérielles. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher les éléments du bonheur et de la prospérité d'un pays. Qu'il soit guerrier, s'il le faut, mais tout à fait accessoirement, et pour faire face aux éventualités.

Est-ce en la faisant exclusivement religieuse ? Mais il n'est pas sûr que la religion suffise même à la moralisation, qui pourtant est son principal attribut. Elle est certainement insuffisante pour le plus grand développement de l'intelligence, et tout à fait inefficace pour le bien-être matériel ; mais elle donne satisfaction à un sentiment gravé dans le cœur de l'homme, elle est un des besoins des peuples ; elle doit

donc être prise en sérieuse considération par la politique dont elle ne peut constituer la base. Quelque ampleur que l'on veuille donner à son rôle, il ne peut être, dans l'existence de la nation, que ce qu'il est dans l'existence d'un individu, qu'un accessoire plus ou moins important.

Peut-on de même songer sérieusement à être purement scientifique ou littéraire et adonnée aux beaux-arts? La science, la littérature et les beaux-arts doivent sans aucun doute, rester toujours un des plus beaux apanages d'un pays, un des plus nobles titres de gloire, et l'objet principal de sa suprématie sur les autres nations du globe. Mais, pour conserver le haut rang que lui assigne le développement de l'intelligence, il n'est pas besoin que chacun de ses habitants soit un savant, un littérateur, un poète, un peintre ou un musicien de premier ordre; il suffit qu'une assez vaste carrière soit ouverte aux véritables génies en tous genres et que les moyens de se produire ne leur manquent pas. Les produits de l'intelligence doivent satisfaire à tous les besoins de la société, mais ces besoins ont des bornes, et, si l'on veut les dépasser, on enlève à l'art son prestige et sa valeur, on en fait un métier, on excite des ambitions que l'on n'est pas en mesure de satisfaire, et les ambitions désappointées s'en vengent en attaquant la société dans ses bases et jusque dans la morale publique. Quand donc la direction des esprits dans ce sens dépasse de justes bornes, l'intelligence n'est plus elle-même une jouissance, elle devient dangereuse quelquefois pour la morale et dessèche la source du bien-être matériel, dont la possession doit toujours précéder ou du moins accompagner les autres conditions du bonheur des hommes; par conséquent, la politique n'a encore à voir là qu'un des accessoires du principal sujet de ses préoccupations.

En voyant les flots d'or qu'a fait pleuvoir sur la Grande-Bretagne l'industrie manufacturière, des hommes d'Etat ont cru que l'or constituait à lui seul la richesse des peuples, et, poussés, du reste, par la puissante influence de quelques intérêts particuliers, ont voulu faire de leur pays une nation principalement industrielle. Mais c'est la création des produits qui procure le bien-être matériel, leur transformation ne peut que l'augmenter par leur appropriation à des besoins déjà existants ou qu'elle fait naître; l'industrie ne crée aucune valeur matérielle et indispensable, elle ne fait qu'y ajouter par la fabrication. Sous ce rapport, elle ne peut donc pas servir de base principale à l'édifice social et ne peut être qu'une annexe à la condition première, sans laquelle elle ne saurait fonctionner, c'est-à-dire, à la création des produits; elle ne satisfait pas davantage aux deux autres conditions, l'intelligence et la morale. Qui ne sait, en effet, combien est abrutissant le travail des manufactures? L'ouvrier qui passe douze ou quinze heures par jour au pied d'une machine, renfermé et faisant sans cesse le même travail mécanique, s'identifie, pour ainsi dire, lui-même avec les instruments de son travail, et devient machine comme eux. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher l'occasion du développement de l'intelligence pour la généralité de la population; tout au plus y donne-t-elle lieu pour l'établissement et la direction des ateliers, mais en faveur d'un nombre d'individus très-restreint et encore pour un objet spécial, par conséquent dans un cercle trop borné quand le champ de l'intelligence est si vaste. Qui ne sait aussi combien est compromettante pour la morale l'agglomération des classes inférieures appliquées aux manufactures? Pour s'éclaircir à cet égard, il suffit de comparer les cités industrielles à celles qui ne le sont pas, en étudiant les mœurs respectives de leurs habitants.

Pas plus que l'industrie, le commerce n'est apte à devenir la raison d'être principale d'une grande nation; il ne crée ni ne transforme les produits, sa rôle est d'en opérer la répartition; s'il contribue ainsi au bien-être matériel de

la généralité des habitants en mettant à leur proximité les objets de consommation, il n'offre aucune ressource directe aux besoins de l'esprit et du cœur, et n'a aucun point de contact avec l'intelligence et la morale. Le commerce, du reste, ainsi que l'industrie ne sont susceptibles d'un grand développement qu'autant qu'ils opèrent sur des populations déjà riches et préalablement mises à même de le remunerer ; ils sont sans efficacité auprès des populations pauvres et dont les subsistances ne sont pas assurées d'avance. Obligés alors de se rejeter sur l'extérieur quand l'intérieur ne leur fournit pas un marché et des débouchés suffisants, il faut leur ouvrir le marché du monde, sur lequel ils sont heurtés par la concurrence des autres nations. Les chances industrielles et commerciales sont trop aventureuses pour qu'une nation commette l'imprudence de leur confier principalement le soin de sa prospérité ; la politique doit donc reléguer au second rang l'industrie et le commerce, et les prendre non pas pour base, mais comme complément du tout qu'elle a mission d'organiser,

Cependant, parmi les diverses branches de l'application habituelle des hommes, n'en est-il donc aucune qui doive préoccuper plus que toutes les autres, avant les autres, ou simultanément avec elles ? n'en est-il pas d'essentielles à l'organisation sociale, à la sécurité de tous, à la stabilité de la société ? n'en existe-t-il pas qui soit susceptible, sinon de satisfaire par elle-même à toutes les conditions du bonheur général, de les concilier du moins sans efforts, sans disparates, et de se prêter à leur accomplissement régulier ? Si un tel élément existe, évidemment c'est sur lui que doit porter la principale attention de la politique, si elle veut enfin en arriver à la solution du problème social.

Tout le monde a déjà nommé l'agriculture, parce que c'est une vérité devenue banale à force d'être dite et répétée depuis des siècles, qu'elle est la base fondamentale de la société. Avant qu'un homme ne songe à être quelque chose, il faut qu'il vive ; avant de rien entreprendre, une nation doit avoir ses subsistances assurées largement. Le premier intérêt de l'homme, c'est de pourvoir aux nécessités de la vie, nourriture, vêtement et logement, avant de songer aux sables jouissances du sentiment et de la pensée.

L'exploitation du sol a seule le pouvoir de créer de toutes pièces les matières qui sont les véritables sources de la richesse publique. Quand elle était reléguée au rang infime de métier et de profession, elle était peu susceptible de fournir un aliment à l'intelligence ; mais depuis qu'elle s'est élevée successivement jusqu'à l'art et aux plus hautes sommités de la science, depuis qu'elle s'est emparée des sciences physiques et naturelles, en outre de ce qu'elle met toutes les autres sciences, les beaux-arts et les belles-lettres en état de fonctionner, elle peut, par elle-même, servir d'appât aux plus vastes conceptions de l'intelligence ; ensuite les gages qu'elle offre à la société pour la conservation et même pour l'amélioration de la moralité publique sont appréciés par tous les observateurs et par tous les philosophes ; ils doivent l'être également par tous les hommes d'État.

On peut donc le dire sans crainte d'être démenti, l'agriculture réunit toutes les conditions qui servent de base au bonheur et à la prospérité de la population ; elle n'exclut rien de ce qui peut les compléter, elle vient, au contraire, en aide à tout, concilie parfaitement tout, et ne rejette rien d'une manière absolue ; elle est l'arbre qui, en même temps, fournit à l'humanité et les fruits dont il est couvert et l'ombre qui abrite et protège sous ses rameaux ; elle doit donc, sans contredit, faire l'objet principal de la politique nationale.

A ces considérations déjà déterminantes, l'agriculture joint des titres puissants encore ; ainsi elle fournit régulièrement tous les ans à l'État, par les impôts

les trois quarts du montant de l'énorme budget des dépenses ; elle inspire aux trois quarts de la population qu'elle occupe l'amour de l'ordre, de la tranquillité à l'intérieur et de la paix avec l'extérieur ; mais en même temps, comme elle n'est jamais en tort avec les étrangers, elle ne supporte pas volontiers les torts qu'ils peuvent avoir envers la patrie, et conserve cette noble fierté qui sait faire respecter la dignité et l'indépendance nationales.

Dans ce siècle de transformation sociale où l'on s'agit tant pour trouver la solution du problème de la civilisation, nous ne craignons pas d'affirmer hautement qu'on ne peut la trouver radicale et complète que dans l'agriculture, qu'en la prenant sans cesse pour principal point de mire, et qu'en asseyant sur elle la base de toutes les autres parties de l'édifice, qui ne peuvent trouver autrement de durée et de solidité.

Cette proposition ne peut pas être mise au rang de celles qu'établissent souvent, avec plus de hardiesse que de prudence, des novateurs qui prennent les illusions de leur esprit pour des réalités. Elle a depuis longtemps été développée dans maint et maint écrit ; elle sert de texte à la plupart des discours d'apparat ; elle n'est donc pas nouvelle théoriquement, mais elle n'est encore jamais passée dans la pratique des choses. C'est sur ce terrain qu'il faut désormais l'appeler.

Pour atteindre ce but, il est essentiel de démontrer ce qui, pour nous, forme l'objet d'une conviction profonde, que la politique est la seule voie qui soit ouverte ; de signaler le rôle que l'agriculture est appelée à jouer dans l'organisation de la société, et de rechercher les moyens susceptibles de l'introduire à son rang dans la direction gouvernementale des affaires d'une nation.

ALIX SAUZEAU.

ZOOTECHEMIE.

DE LA GESTATION.—DU PART NATUREL.—DU PART DIFFICILE ET DU PART IMPOSSIBLE.
—PREMIERS SOINS A DONNER A LA MÈRE ET AUX POULAINS.

DE LA GESTATION.—Quant à la jument, elle reste, après la saillie, soumise à son régime et à son travail ordinaires. On doit seulement éloigner d'elle toutes les causes qui pourraient déterminer l'avortement, telle que les courses forcées, les efforts, les sauts, les coups, le pâturage lorsque l'herbe est couverte de gelée blanche. Une jument pleine ne doit pas être attelée dans un brancard, elle doit être placée à l'écurie de manière qu'elle ne puisse être tourmentée par d'autres chevaux ou en recevoir des ruades. Lorsqu'elle n'a à exécuter que des travaux peu pénibles et à une allure lente, elle peut travailler sans danger presque jusqu'au dernier jour. Un travail modéré vaut beaucoup mieux qu'un repos complet.

Il est difficile de reconnaître avec certitude si une jument porte. A deux ou trois mois, on remarque qu'elle devient paresseuse, qu'elle est plus calme et semble éviter les mouvements qui pourraient nuire à son fruit. Lorsqu'elle est à mi-terme, en posant la main à plat sur le ventre, en avant du pis lorsque la jument boit, on peut sentir le poulain remuer. Plus tard, elle devient de plus en plus lourde, le ventre grossit et surtout s'élargit, enfin les mamelles se gonflent

On peut pourtant se tromper : on voit fréquemment des juments qu'on croyait pleines, qui, en définitive, ne le sont pas, et d'autres mettre bas lorsqu'on ne s'y attendait pas, après avoir fait un service très pénible ; mais ce dernier cas est tout exceptionnel. La connaissance de ce fait que la chaux est nécessaire à la formation des os, a amené à d'intéressantes découvertes. Ainsi l'analyse de l'urine de la jument donne l'indication la plus certaine de la gestation. La formation des os du fœtus absorbe la totalité de la chaux, et il ne s'en trouve plus dans les urines d'une femelle pleine. Dans les circonstances ordinaires de la vie, il n'y a pas pour le corps une quantité de chaux qui excède ses besoins. Par conséquent, la formation des os du fœtus doit avoir nécessairement lieu aux dépens de la substance des os de la mère. De même encore les fractures d'os chez une femelle pendant la gestation sont très-difficiles à guérir. Si une jeune jument est saillie et conçoit à l'âge de trois ou quatre ans, la formation des dents est retardée de manière qu'elle ne marque que quatre ans, lorsqu'elle a déjà cinq ans. La jument porte onze mois environ, 330 à 340 jours.

Quelques jours avant l'époque présumée où la jument mettra bas, on doit la déferer et la placer seule et non attachée dans une boxe.

On croit que les poulains mâles sont ordinairement portés quelques jours de plus que les femelles.

Il y a des auteurs qui recommandent de mieux nourrir les juments dans les dernières semaines qui précèdent le part. Si une jument est en bonne état, si elle a jusqu'alors été abondamment nourrie, on doit au contraire diminuer la nourriture solide, le foin, l'avoine, et lui donner des boissons farineuses, une nourriture rafraîchissante et délayante ; cette nourriture produira du lait et disposera la jument à mettre bas plus facilement et sans danger.

Lorsque l'époque du part approche, le pis se remplit de lait, et la dislocation du bassin forme un creux de chaque côté de la queue.

On doit alors surveiller la jument afin d'être présent et de pouvoir, au besoin, lui porter secours au moment de la naissance du poulain.

DU PART NATUREL.—Il y a des juments qui mettent bas debout, la plupart se couchent ; dans tous les cas, le poulain doit se présenter de la même manière.

C'est une erreur, généralement admise chez les habitants de la campagne, de croire que le fœtus dans le sein de sa mère (dans la matrice), se retourne et fait une culbute pour venir au monde. Depuis le moment de la conception jusqu'à celui du part, le poulain conserve dans la matrice la même position. Il a la tête placée du côté de la valve et la croupe du côté de la poitrine de sa mère ; il a la tête placée de manière que sa bouche se rapproche de son poitrail, et les quatre jambes sont repliées sous le corps. Il a le dos en haut, vers le dos de sa mère, ou bien il est penchée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Lorsque le moment de la naissance arrive, la tête se relève et les jambes de devant s'allongent. Le col de la matrice s'ouvre, et le jeune animal, poussé par les contractions de la matrice, s'avance dans le vagin et s'engage dans le passage que forment les os du bassin, dont la dilatation a commencé à s'opérer plusieurs jours auparavant. La valve s'entr'ouvre, et on voit d'abord paraître une vessie qui ne tarde pas à crever, en laissant échapper l'eau qu'elle contient et dans laquelle nageait le fœtus. Alors se montrent les deux pieds de devant, puis le muscu, la tête écartée appuyée sur les jambes. Les efforts de la mère deviennent plus violents, la tête franchit le passage et bientôt le nouveau-né est là tout entier.

Telle est la marche d'une délivrance heureuse et sans accidents, qui s'opère ordinairement en quatre à cinq minutes.

Si la jument met bas debout, le poulain glisse sur les jarrets de sa mère et arrive de là à terre. Le sol de l'écurie doit être abondamment garni de litière. Si la jument était couchée, elle se relève ordinairement dès qu'elle sent que le poulain est sorti. Dans l'un et l'autre cas, la rupture du cordon ombélical a lieu. Si la jument reste couchée et qu'ainsi le cordon ne soit pas rompu, on doit le rompre en le déchirant. Si on le coupe net, il est bon, pour éviter le danger d'hémorrhagie, de le lier avec un fil à un pouce du corps du poulain. On dégage ensuite le poulain des enveloppes dans lesquelles il peut se trouver encore embarrassé, on lui passe le doigt dans la bouche, et on le met devant sa mère pour qu'elle le lèche. Après un accouchement heureux, on n'a pas ordinairement besoin de prendre aucun de ces soins ; mais si la mère est faible et reste couchée, ou si elle est attachée de manière à ne pas pouvoir se retourner, il est possible qu'un poulain faible périsse étouffé dans les enveloppes dont il ne peut se dégager, comme aussi il peut, en tombant, se rompre la colonne vertébrale.

La sortie du délivre a ordinairement lieu de un quart d'heure à une demi-heure après la naissance du poulain.

DU PART DIFFICILE ET DU PART IMPOSSIBLE.—Le part est difficile, par l'état maladif de la bête, par sa conformation, par la maladresse et l'ignorance de ceux qui veulent le hâter, par la mauvaise position ou par l'excès de volume du fœtus.

Une bête épuisée par la maladie ou par l'excès de fatigue avec insuffisance de nourriture, n'est quelquefois pas en état de faire les efforts nécessaires pour sa délivrance ; dans ce cas, le vin, une demie bouteille environ, peut être utile en ranimant ses forces abattues ; si, au contraire, la jument est jeune, grasse, et dans un état d'excitation qui met obstacle à la délivrance, une saignée la hâtera.

Il y a des femelles chez lesquelles le bassin n'a pas la largeur suffisante ; d'où il résulte que le part est plus ou moins laborieux, souvent même impossible.

Bien des accidents proviennent de l'ignorance d'hommes qui ne savent pas attendre, qui veulent aider et qui meurtrissent, enflamment ou déchirent des organes avec lesquels leurs mains grossières ne devraient jamais être en contact. Presque tous ignorent que les os du bassin forment seuls la difficulté du passage ; ils prétendent élargir la vulve, et ils introduisent la main lorsque souvent le col de la matrice n'est pas encore ouvert ; enfin, ils tirent sans précaution comme sans pitié, dès que seulement ils peuvent atteindre les pieds du poulain. L'introduction répétée de la main occasionne la tuméfaction, l'inflammation des parties ; la délivrance est retardée, et souvent il peut en résulter la gangrène. En tirant inconsidérément, on fait avancer les épaules et la poitrine, mais souvent la tête ne bouge pas, et la difficulté du passage se trouve augmentée. Il faut donc savoir attendre et laisser agir la nature.

Si le travail se prolonge longtemps et donne lieu de craindre que le fœtus ne soit mal placé, alors les ongles étant coupés court, on introduit avec précaution la main ointe d'huile, et on cherche à s'assurer si l'accouchement est possible par les seuls efforts de la nature, ou si l'on doit venir à son aide.

Dans le cas où des tentatives inutiles ont été faites pour hâter l'accouchement ou la vulve est tuméfiée, le vagin enflammé et sec, parce que l'écoulement des eaux a eu lieu trop tôt, alors, avant d'introduire la main, on fait une injection de lait chaud qui adoucit, lubrifie les organes et facilite la sortie du poulain. Ces injections peuvent être répétées si le cas l'exige.

Le poulain peut être mal placé, de diverses manières. Quelquefois un pied ou les deux pieds restent en arrière sous le corps, et la tête se présente seule. Dans ce cas, il faut chercher à repousser la tête, et atteindre les pieds pour les tirer en avant ; d'autres fois, au lieu d'être allongée, la tête est repliée vers la poitrine et présente la partie supérieure au lieu du museau ; ou bien, c'est le cou qui est plié et la tête tout entière est en arrière et sur le côté du poulain ; ou bien encore, un pied ou les deux pieds sont sur la tête au lieu d'être dessous.

L'opérateur, dans ces divers cas, doit chercher à placer la tête et les jambes dans leur position normale, et s'il y parvient, la nature peut faire le reste. Mais il ne faut pas croire ces opérations faciles ; elles offrent souvent de grandes difficultés, surtout si la tête est déjà trop avancée dans le bassin pour qu'on puisse la repousser.

Il arrive aussi que le poulain se présente par derrière. S'il présente la croupe on cherche à atteindre les pieds de derrière et on le sort ainsi.

Enfin, un poulain d'une grosseur démesurée rend le part très-difficile, lors même qu'il se présente bien. Cet accident a souvent été le résultat de l'accouplement d'un étalon de très-forte taille avec une petite jument.

Si le poulain est mort, ce qu'on reconnaît ordinairement à l'émission d'une matière purulente et fétide, il ne reste qu'à opérer l'accouchement.

Pour toutes ces opérations, on peut faire usage d'un forceps fait exprès, ou recourir au bistouri, dont l'emploi exige une grande habileté pour opérer la section des membres, quand il y a impossibilité de les placer comme ils doivent l'être.

On emploie souvent avec succès un ou plusieurs cordons, façonnés en nœuds coulants, que l'on fixe aux pieds ou à la mâchoire inférieure et à l'aide desquels on opère la sortie du poulain.

Quelquefois, pour extraire un poulain mort, on a recours à un crochet qu'on lui entre dans la bouche et dont on lui enfonce la pointe dans le palais.

Il se présente aussi des cas, heureusement rares, où l'accouchement est tout à fait impossible. En général, il arrive beaucoup plus rarement chez les juments que chez les vaches que la délivrance ne soit pas heureuse.

FÉLIX VILLEROY.

AGRICULTURE

FAUT-IL SEMER PLUSIEURS BLÉS DE SUITE. — LE RÈVE DE FRANCK. — DES FUMIERS.

FAUT-IL SEMER PLUSIEURS BLÉS DE SUITE ?.....— Dans les plaines, on sème tous les jours du grain, dit un conseiller.— On fume petitement pour le premier froment, souvent on sème à blanc.— Appelles-tu cela cultiver ?.... Je le nomme se rainer.— Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.— La terre rend comme on lui donne.— Tu veux tirer d'un sac trois à quatre moutures, et ça ne se peut.— Le

grain mange le pain : le produit ne paie pas le travail. Tu te ruines en pointenant, et tu cries contre ton champ.

Dam ! voilà l'histoire du sot cultivateur.

Il y a quelque chose que le conseil a sur le jabot, et que je vais dire, reprend un autre.

Dis donc, Corniquet, quand tu prends une ferme, ce n'est pas pour l'améliorer. — Tu sèmes et laboures, tu abymes et tu écrascs, tu t'en vas content d'avoir tout tué, tout ruiné.

La terre est au laboureur, à celui qui travaille ; les messieurs de la ville ne cultivent pas. — Quand un laboureur sort, il en vient un autre, continuellement ainsi. — Le maître a le même fermage, souvent il augmente, parce qu'il y a plus de chats que de rats ; dix fermiers pour une ferme.

Tu dois le voir. — Les loups ne se mangent pas. Les laboureurs se font la guerre, ils se ruinent tous, en ruinant la terre.

Pour empêcher, suffit de dire au propriétaire : Mets cette condition : — Le tiers ou le quart de la terre labourable sera mis en prés qui durent, trèfle ou miel dans la plaine ; — tu les laisseras, quand tu sortiras.

Ça coupe le cou à l'écraseur de terre ; entre les laboureurs il n'y aurait plus de guerre. — Savez-vous, mes amis, qu'il y a des fermes où, dans les mauvaises années, on ne ramasse pas de grain pour le blé du moulin. — Si tout était cultivé de la sorte, comment vivrait le journalier, l'habitant de la ville et le bourgadin ? Ma foi ! nous crèverions tous de faim.

Pauvres gens, dit Franck, vous soutenez l'ivrogne, le fainéant, le mauvais cultivateur ; c'est lui qui fait votre malheur. — Vous avez entendu l'histoire des écraseurs de terre : un jour elle finira ; quand les jeunes gens seront venus, des fermes on les chassera.

Ma foi ! dit Etienne Fringot, voici mon affaire : — Je cultive mal, crainte qu'on ne me chasse ou qu'on augmente le prix. — Avant de m'en aller, je voudrais tout emporter.

Et tu manques de gagner, répond un conseiller. — Un jour, tu seras chassé pour avoir mal cultivé. — Vit-on un propriétaire renvoyer un bon fermier ? Jamais, de grand jamais ; je le blâme, au contraire, d'en garder de mauvais.

Cultivateur qui raisonne comme Fringot, est race de canne, malin et sot, dit Franck. — A l'entendre, il ne faut pas bons laboureurs, cultiver de travers, mettre une ferme à l'envers. — L'almanach est fait pour le pauvre monde : — Si on cultive bien, il y a du blé ; le pain est à bon marché ; — si on cultive mal, il n'y a rien : les pauvres gens meurent de faim.

Dam ! voilà ce que font les écraseurs de terre.

Le mal n'est tout entier du côté du fermier, dit le père Abraham ; il vient de loin, chacun va le comprendre. Quand les prairies artificielles n'étaient pas encore connues, ainsi que la pomme de terre, la betterave et les autres cultures, ça avait dit ; — Il y aura trois soles : froment ou seigle d'abord, avoine ou baillarge après, puis un chômage.

Le propriétaire, afin d'être payé, mettait le fermage en blé ; — froment et baillarge dans la plaine. — Depuis 200 ans, la terre s'épuise, elle ne veut pas toujours

du grain.—Le fermier se croit obligé de tout semer pour vivre et payer.—Le propriétaire a du blé qui ne pèse point, la terre est trop lasse.—Le fermier ne le nettoie bien ; v'là d'où vient la pourriture et le mauvais grain.

J'ai 106 ans, je vois le mal depuis longtemps.—Pour améliorer la terre, faut le fermage en écus.—Si le maître veut du grain, qu'il prenne une moitié du fermage en froment, l'autre en argent.—Jamais avoine ni baillarge.—Puis qu'il impose à son fermier l'obligation de faire des prés.... Tout est changé depuis 40 ans ; il faut que le fermage change.—Avec des prés et du bétail, on fumera mieux ; la terre s'améliorera, on aura plus de grain.—Sans ça nous ne nourririons pas le monde.—Je lui dirai fais ça pour la terre, pour toi, pour le pays, pour le fermier, pour tes enfants et pour les pauvres gens.—Mes amis, je vous l'assure, quand le propriétaire voudra, l'agriculture changera.

LE RÊVE DE FRANCK.—J'ai vu, comme je vous vois, ce que je vas vous dire, reprit le petit.—La nuit dernière, il faisait noir comme dans un four ; j'entends grands bruits, plus fort que cent mille canons tirant ensemble.... Ah ! ah ! dit Pierre Labombe, il y a bataille.....—Forte bataille, répond l'enfant.—Un grand trou s'ouvrit auprès de mon lit, de cent lieues de long et cent lieues de large ; cinquante soleils éclairèrent la chambre.—Une vieille femme de 150 pieds de haut, sortit du trou, criant, pleurant, déguenillée, maigre et mal peignée.

Me connais-tu, mon petit Franck ?... Non, vraiment.... Je m'appelle la TERRE, je nourris le monde et suis ta grand'mère.... Pourquoi pleurez-vous, ma grand'mère ?... Le mauvais cultivateur me fait chagrin, il laboure et sème toujours du grain, sans fumer, sans rien me donner.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck.... Ma grand'mère, je lui dirai....

Dans son jardin, il change tous les ans de carrés pour l'ognon, l'ail et le potage ;—dans les champs, il ne met trèfle après trèfle, ni deux maïs, deux seigles, deux pommes de terre ou deux trèfles de suite.—Mais il sème deux fromens, fume petitement ou froment et métüre, ou froment, avoine ou baillarge ; enfin toujours, toujours du grain, si bien qu'il m'épuise et qu'il n'a rien.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck.... Je lui dirai, ma grand'mère.

La mauvaise herbe me mange, elle vient toujours et tue son blé.—Le seul moyen, c'est de mettre en prés, pour que la mauvaise pourrisse.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck.... Je lui dirai, ma grand'mère.

Quand il fume bien et ne met qu'un blé, ou bien quand il lève un pré, je donne triple récolte, longue paille et beaux épis, grain pesant et bien nourri.—Je rends plus dans un an que dans quatre.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck.... Je lui dirai, ma grand'mère.

Mon Dieu ! je ne demande pas à me reposer, je veux toujours marcher ; mais toujours changer.—Jamais deux grains de suite, ça m'écrase.—Autrement je ne nourrirai tous mes enfants.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck.... Ma grand'mère, je lui dirai....

Dis-leur : madame la Terre est maligne comme un diable, revêche et têtue, faut lui obéir pour qu'elle donne.... Je ne dirai pas ça, ma grand'mère....

Si fait, si fait, faut qu'ils me connaissent.—Ne les entends-tu pas me dire des sottises, oier : La terre ne vaut rien ;—ce sont eux qui ne valent rien.—Dis-leur donc ça, mon pauvre Franck.... Je leur dirai, ma grand'mère.

Vois-tu ! madame la Terre a vingt espèces de sucs, l'un pour le grain, l'autre pour la pomme de terre : celui-ci pour la betterave, celui-là pour la garobe, le

mil, le trèfle, le maïs, etc.—Quand l'un est épuisé, il faut lui donner le temps de se refaire.—Quand on a trait la vache, on attend le lait à revenir. . . . Ma grand'mère, je comprends ça.

Après un renouvelis, tout vient à merveille, hors le pré.—C'est que tous les sucs sont là. Alors on peut mettre deux fromens, en les fumant.—Mais quand le cheval est fatigué, on le laisse reposer ;—quand la charette a rculé, faut la graisser. . . . Je leur dirai ça, ma grand'mère. . . .

J'entends un grand chanaillis, comme chiens hurlant, fresaics criant, puis un petit charivari, et ça fut fini.

Tu as rêvé, dit le père Abraham. . . . Est-ce un rêve, mon grand père ? Aussi m'était avis ce matin que la chambre était petite pour le trou, et le plancher bas pour la madame.

Le rêve est bon, dit un de nos maitres gens, *la terre a bien parlé*, elle a dit la vérité.

DES FUMIERS.—Que manque-t-il sur ta ferme, Eustache Maigninet ? . . . du fumier. — Et après ? . . . du fumier, toujours du fumier.

Tu as raison. Avec un peu de terre et de fumier, tu feras venir des citrouilles sur le haut du clocher.

Sans fumiers, il n'y a point de bonnes terres ; avec du fumier il n'y en a point de mauvaises.

Semer sans fumier, c'est se ruiner.—Si tu te moques de la terre, elle se moquera de toi.—Pour qu'elle rende, il faut lui prêter : elle ne donne rien pour rien.

Le bétail maigre donne peu de fumier et du sec ; celui qui est en état en donne beaucoup et du bon.

Veux-tu savoir quels sont les meilleurs fumiers ? les voici par ordre ; la frante de pigeon et de volaille, le fumier de chèvre, de mouton, d'âne, de mule, de cheval, de cochon, de bœuf et de vache.—Mêles-les tous, l'un améliore l'autre.

Le bétail qui va une partie de l'année aux champs, et qui y couche l'été, rend peu de fumier et d'une qualité médiocre.—Il faudrait le nourrir 9 mois à l'écurie et qu'il y couchât toute l'année.

Une année de fumage n'améliore pas une terre ; il faut qu'elle soit fumée de longue-main.

Point de mauvaises années pour celui qui fume bien ; et guère de bonnes pour celui qui fume mal.

Quand tu as déjà du fumier, tu le vois augmenter chaque année : c'est que tes prés donnent plus de fourrage et tes champs plus de paille.

Qu'est-ce qu'une ferme sans fumier ? un cheval qui n'a que trois jambes : ce le fouette et la pauvre bête ne marche pas, elle se traîne.

Les fermiers ont trop de terre. . . . pour le fumier qu'ils font.

J'ai 150 arpents, me disait Nicolas Finau, je vais en prendre 50 autres, et, avec mes trois charrues, je les cultiverai sans plus de dépenses ; ça m'enrichira. . . . Ça te ruinera Nicolas.

Quand on augmente de terre, il faut augmenter de fumier. Tu en fumes mal 150, comment en fumerais-tu 200. . . Tu découvriras Saint-Pierre pour couvrir Saint-Paul, et tu auras toujours un saint qui gèlera l'hiver.

Ah ! maître Jacques, je fume un peu les bonnes, petitement les médiocres et jamais les mauvaises, et ça va comme ça peut. . . Dis donc que ça va fort mal.

Écoutez tous les gens du village, ils vous diront que nous n'avons pas de bonnes terres. . . Je le crois bien, vous semez toujours et ne fumez pas. C'est le moyen de voir la fin du monde et du blé.

Je vous l'ai dit : point de bonnes terres sans fumiers.

Labourez bien et fumez bien, voilà le secret.

Mais me direz-vous ce qu'il faut faire pour avoir du fumier, m'a demandé Dominique Grognard.

Sans doute, Autrement je serais comme un médecin qui connaîtrait la maladie et ne saurait pas le remède.

Mais il faut bien que tu changes un peu tes habitudes ; que tu fasses autre chose que ce que tu fais, — Je ne te dirai pas, prends la lune avec tes dents ; mais fais ce que tu peux faire.

Ah ! je ferai comme les anciens, a dit le papa Ramponneau.

Mon ami, les anciens ont fait de bonnes choses, ne blâmons pas les anciens. — Mais connaissaient-ils les vestrons, la betterave, le trèfle, la pomme de terre et le reste ? non. . . Ils ne pouvaient donc pas en semer.

Aussi le vieil Abraham, qui a 105 ans, me disait l'autre jour, en dinant avec moi : si j'avais su, dans ma jeunesse, qu'on pouvait faire des près partout, j'aurais 500 arpents de terre de plus.

Adressez-vous, maître Jacques, à nos jeunes gens de 60 et aux enfants de 15 à 25 : ils vous écouteront. — C'est à eux que je m'adresse en effet.

J'aurais mille choses à vous dire de la chaux et de la marne, du seigle et du blé noir qu'on enfouit en pleine fleur. Mais il y a temps pour tout ; Paris ne s'est pas fait dans un jour, il a commencé par une maison. — Une petite brassée bien portée vaut mieux qu'une grande qui est traînée.

Par exemple, tu mets ton fumier sur une hauteur, et le suin coule dans la mare, ça coule ou le chemin : il se perd et c'est le meilleur. Ça n'est pas bien.

Tu fais comme la femme à Colas qui met la graisse dans la marmite, fait bouillir et passer par-dessus ; la graisse va dans les cendres, et c'est de la soupe à l'eau claire.

Creuse auprès de ton fumier un trou, plus large que profond ; de manière à ce que le suin y coule. Tu y mettras 15 à 20 charretées de terre à 7 à 8 pouces d'épaisseur.

Quand tu commenceras ton fumier, mets encore dessous 30 autres charretées de terre. . . Il n'y aura rien de perdu.

Brasse tout ensemble à la saison, et conduis dans tes champs. Si tu faisais 50 charretées de fumier, t'en voilà 100.

Une famille vivrait à l'aise avec ce qu'on manque de gagner dans une ferme.— Ah ! ça donne toi de la peine, a dit Etienne Fringot... Qu'est-ce qu'on a sans picne. Si tu aimes la besogne toute faite, comme Jaquet Lambin, ne prends pas de ferme : l'argent ne vient pas dans le gousset en se croisant les deux bras.

Où prendrai-je cette terre, a demandé Grégoire Corniquet ? partout ; mais au bout de tes champs où l'on cure la charrue, depuis 40 années, et où il y a un pied de bonne terre de trop.

Connaissez-vous Charlot Fromentin, celui qui a été déferré d'un œil par un coup de corne ? . . . Eh bien ! il y a vingt ans qu'il fait ce petit badinage, et il a 150 arpents de terre à lui.

C'est le commencement de ma fortune, me disait-il l'autre jour, que nous mangions ensemble une omelette au lard ; j'ai fait des près, j'ai du bétail.

JACQUES BUJAUULT.

HORTICULTURE.

REPRODUCTION DES POMMIERS ET POIRIERS.

Il est bien certain que les pommiers et poiriers sauvages ont naturellement reproduit d'autres arbres également sauvages ; mais la culture, depuis l'origine des sociétés agricoles, a tellement changé la nature de ces arbres, qu'elle leur a fait produire des variétés à fruits doux, agréables, ou d'une grosseur particulière, au lieu des fruits âpres dont se servaient les premiers hommes.

D'après les observations des agriculteurs, il est certain que les pommiers, tout en étant venus d'Orient en Occident, préfèrent les pays tempérés, et là seulement ils prospèrent ; car on ne les voit ni entre les tropiques ni près des pôles. Il leur faut un sol profond, léger, et même assez humide. Cependant nous avons vu plus d'une fois ces arbres réussir assez bien dans des endroits rocailleux, mais toujours nous avons remarqué qu'une couche argileuse, passant à quelques pieds au-dessous du niveau du sol, le maintenait dans une légère humidité, même dans les plus grandes chaleurs. Pourtant, en général, les terrains profonds et légers sont les plus favorables, et Bose s'est assuré que les bords de la Méditerranée sont déjà trop chauds pour eux, et que sous une latitude de trente-deux degrés leurs fruits ne pouvaient arriver à maturité. Il a même éprouvé que les terrains crayeux ou argileux étaient pareillement contraires à ces arbres ; et que dans les années très-sèches et très-chaudes, leurs fruits étaient très-petits, très-savoureux, et de garde, tandis que dans les années froides et humides, ces fruits étaient plus gros à la vérité, mais fades, sans saveur, et de mauvaise conservation.

Pour obtenir des arbres vigoureux et de longue durée, il est bon de les choisir greffés sur sauvages ; ce qu'on fait assez facilement près des forêts. On verra dans un autre article, que l'on greffe aussi sur tronc pour avoir des pleins-vents sur douçain pour les demi-tiges, les buissons, les espaliers, les contre-espaliers et les pyramides, et sur paradis pour les nains et les quenouilles.

Jadis on ne connaissait que les pommiers en plein vent. Sous Louis XIV seulement on adopta les poiriers et pommiers en espaliers et contre-espaliers, mais sous Louis XV, l'amour du grandiose s'étant perdu, les courtisans se rap-

tissèrent, et les arbres nains, par analogie, devinrent à la mode. Après ces années d'amour et de libertinage, on vit les pyramides prendre faveur.

Quant à la température spéciale convenant aux pommiers et aux poiriers, elle varie. Certaines variétés de pommiers se trouvent bien, et d'autres mal, d'un degré donné de chaleur ; celles-ci veulent être abritées ; celles-là, ennemies de l'esclavage, ont un besoin indispensable de la liberté, et ne profitent qu'en plein vent ; telle variété demande que la taille impose un frein à la marche désordonnée de sa pousse ; telle autre craint le fer tranchant et veut aussi la liberté ; enfin, le climat ou la nature du sol influe ostensiblement sur certaines variétés.

Ainsi, quoique naturel au climat de la France, le pommier est pourtant plus ou moins sensible, suivant ses variétés, aux fortes gelées d'hiver et aux petites gelées du printemps ; et Varennes de Fenille a remarqué, dans l'hiver de 1787, que la *reinette franche*, la *merveille d'Angleterre*, la *calville blanche*, la *reinette du Canada*, la *reinette à côtes*, et la *reinette de Champagne*, furent les variétés qui souffrirent le plus. Il est probable que l'exposition et la nature du terrain doivent influencer d'une manière particulière sur l'action que l'atmosphère exerce sur ces arbres. Aussi a-t-on remarqué que les expositions inclinant du sud-est au sud et au sud-ouest, sont les plus convenables, comme offrant la température la plus douce, et mettant l'arbre en position de profiter du plus petit moment favorable à la végétation, et à l'abri des vents du nord, nord-est, et de l'est, dont le souffle aride et desséchant porte un préjudice très-grand aux pommiers fleuris ou en boutons. A la section des plantations nous indiquerons les expositions spéciales convenables à chaque variété.

Les poiriers de semis ou sur franc veulent une terre profonde, fertile, légère et humide ; mais les sols trop arides, sablonneux ou argilleux, et trop aquatiques, leur sont mortels, et les font jaunir. Sur coignassier, ils se contentent d'une terre moins profonde, vu les racines traçantes de cet arbre.

Quant à l'exposition le poirier n'est pas difficile. Cependant il n'est pas hors de propos d'observer que ses fruits sont rarement bons au nord. L'influence du plus ou moins de chaleur d'humidité dans la température est très-remarquable sur le poirier : avec un printemps froid et pluvieux, les fruits ne peuvent nouer ; sensible aux gelées du printemps, quand il commence à pousser, ses fleurs en sont frappées de mort, et les variétés à bois dur sont celles qui se trouvent y résister le mieux ; les printemps pluvieux font couler leurs fleurs, et empêchent leurs fruits de nouer. Les étés pluvieux affadissent ces fruits, et les pluies de l'automne les empêchent de mûrir et de se conserver.

Dans ces deux derniers cas d'été et d'automne pluvieux, Dumont de Courset a observé qu'on perdait non-seulement les fruits de l'année, mais ceux de l'année suivante, car la sève surabondante que ces arbres reçoivent donne naissance à des brindilles qui se transforment en bois.

Au contraire, un été très-sec et très-chaud produit des poires excellentes et de bonne conservation, mais petites et pierreuses. Son haleine brûlante est fort nuisible à l'arbre, surtout s'il est greffé sur coignassier, et planté en outre dans un terrain aride : elle dessèche les boutons les plus élevés et l'extrémité des branches, ainsi que la totalité des feuilles, ce qui met un arbre ainsi maltraité dans l'impuissance de porter des fruits pendant plusieurs années, lors toutefois qu'il en réchappe.

Des saisons ni trop sèches ni trop humides sont donc les seules qui conviennent aux poiriers et pommiers.

PRIX DU MARCHÉ DE MONTRÉAL.

Corrigés par le Clerc du Marché.

Octobre 1859.

		BONSECCORS.			
		s.	d.	s.	d.
Farine, par quintal.....		18	0	à	14 0
Farine d'avoine do.....		10	6	à	10 9
Blé-d'Inde do.....		0	0	à	0 0
GRAIN.					
Blé, par minot.....		0	0	à	0 0
Orge do.....		3	0	à	3 3
Pois do.....		2	6	à	3 9
Avoine do.....		1	8	à	1 10
Sarasin do.....		2	6	à	3 0
Blé-d'Inde do.....		2	6	à	4 0
Seigle do.....		0	0	à	0 0
Lin do.....		8	0	à	8 6
Mil do.....		9	6	à	10 0
VOLAILLES ET GIBIER.					
Dindes vieux, par couple.....		5	0	à	7 6
Dindes jeunes do.....		0	0	à	0 0
Oies do.....		0	0	à	0 0
Canards do.....		2	6	à	4 0
Do sauvages do.....		3	0	à	3 6
Volailles do.....		2	6	à	3 0
Poulets do.....		1	0	à	2 0
Pigeons sauvages par douzaine.....		5	0	à	6 0
Perdrix do.....		0	0	à	0 0
Lièvres do.....		0	0	à	0 0
VIANDES.					
Bœuf par livre.....		0	4	à	0 9
Lard do.....		0	6	à	0 7
Mouton par quartier.....		5	0	à	7 0
Agneau do.....		3	6	à	0 0
Veau do.....		2	6	à	10 0
Bœuf par 100 livres.....		35	0	à	40 0
Lard frais, do.....		35	0	à	45 0
Saindoux.....		0	9	à	0 9
PRODUITS DE LAITERIE.					
Beurre frais par livre.....		1	0	à	1 3
Beurre salé do.....		0	8	à	0 9
Fromage do.....		0	0	à	0 0
VEGETAUX.					
Fèves Américaines par minot.....		0	0	à	0 0
Fèves Canadiennes do.....		7	6	à	10 0
Patates par poche.....		2	0	à	2 6
Patates par poche.....		0	0	à	0 0
Navets do.....		0	0	à	0 0
Oignons par tresse.....		0	3	à	0 9
SUCRE ET MIEL.					
Sucre d'érable par livre.....		0	4	à	0 5
Miel do.....		0	0	à	0 0
DIVERS.					
Lard, par livre.....		0	8	à	0 9
Œufs frais, par douzaine.....		0	8	à	0 9
Plie, par livre.....		0	3	à	0 0
Morue fraîche par livre.....		0	3	à	0 0
Pommes, par quart.....		10	0	à	20 0
Oranges, par boîte.....		00	0	à	00 0